



BAINS MARITIMES D'ARCACHON

PAR
M. L'ABBÉ VÉCHAMBRE.

.....*Séria ludo.*

La sagesse n'a rien d'austère ni d'affecté... Elle sait mêler les jeux et les ris avec les occupations graves et sérieuses. Elle prépare le plaisir par le travail ; elle délasse du travail par le plaisir.

FÉNELON.

BORDEAUX,
IMPRIMERIE DE JUSTIN DUPUY ET COMP.,
RUE MARGAUX, 11.

1853

A Monsieur Marty,
Curé de La Teste de Buch

MONSIEUR,

Un livre qui chante les délices d'Arcachon, est impatient d'y faire son entrée; mais, d'un naturel timide, tout l'épouvante.

Aimable Pasteur, ne soyez pas étonné s'il vient frapper à votre porte. Va, lui ai-je dit, va, plein de confiance : indulgent, spirituel, généreux, M. Marty te couvrira de sa houlette et de l'autorité de sa parole.

PREFACE.

J'ai passé d'heureux moments sur les rives d'Arcachon. Leurs frais ombrages m'ont procuré de bien douces rêveries. Ces lieux étranges, et pour moi la source de tant de jouissances, je les ai parcourus avec un ami, M. l'abbé Firminhac. Ce charmant ecclésiastique, doué des plus rares qualités de l'esprit et du cœur, l'harmonieux, l'élégant poète de la Foi, et de bien d'autres sujets, avait déjà chanté Arcachon dans une brochure délicate. Sans espérer d'en atteindre la perfection, par cette sympathie que donne l'amitié, j'ai voulu écrire sur le même sujet. Pour ce dernier opuscule, comme pour les discours de Religion et de Morale naguère imprimés, je dois beaucoup, je l'avoue, à la sage critique de mon ami.

Fallait-il mêler des pensées religieuses, des pensées morales, à des matières qui ne sont ni l'un ni l'autre ? Pourquoi non ? Tout respire à l'aise dans l'élément qui lui est propre. La Morale et la Religion ne forment-elles pas l'élément naturel du Chrétien ?

Quel que soit le succès de cette brochure, elle aura eu pour moi un heureux résultat, celui de me fournir un honnête délassement de travaux plus graves : j'écris des sujets religieux qui seront une suite des premiers.

S'il m'était permis de réclamer de la part du lecteur un peu d'indulgence pour mes vers, comme pour tout le reste, je lui rappellerais qu'un célèbre poète, envoyant à un grand Roi une strophe bien imparfaite, lui disait : « Je ne trouve » pas mieux, et j'avoue qu'après l'art de gagner des batailles, » celui de faire des vers est le plus difficile. »

BAINS MARITIMES D'ARCACHON

Les bains maritimes d'Arcachon datent d'une époque fort récente : à peine il y a quelques années, on en vit surgir les premiers établissements. Un havre magnifique, et n'ayant, dit-on, de pareil que celui de Trinquemale, dans les Indes ; une immense forêt qui borde le littoral, en auront fait naître la première idée.

De larges eaux, de frais ombrages,

Au loin de curieuses plages ;
Doux objets qui flattent toujours,
Sont les délices des beaux jours.

Ce projet aura trouvé un encouragement dans l'exécution d'un chemin de fer qui met Arcachon aux portes de Bordeaux ; il aura réuni les sympathies de Messieurs de la Compagnie agricole, industrielle, de la plaine de Cazeaux ; nobles chevaliers de l'agriculture, venant, pour les féconder, prendre possession de terres incultes, avec la même ardeur que nos anciens preux allaient conquérir l'Orient, illustré parla mort et les prodiges de l'Homme-Dieu.

Arcachon ne pouvait manquer de grandir chaque jour et de répondre à des espérances justement conçues : soixante nouveaux édifices, depuis l'an dernier, sont, comme par enchantement, sortis de son sein.

Les choses demeurant en l'état où elles se trouvent, est-il permis de mettre en doute un brillant avenir pour Arcachon ? Mais il est aisé de voir, à une époque peu reculée, s'ouvrir devant lui une ère nouvelle de plus grande prospérité, par le décret de l'Empereur Napoléon, qui fait passer le chemin de fer de Paris à Bayonne à travers les grandes Landes, et à peu de distance d'Arcachon. Y aura-t-il sur cette ligne un voyageur de quelque renom, français ou étranger, qui ne veuille connaître et visiter ces bains maritimes ?

Jàm nova progenies cœlo demittetur alto.

(Égl. IV.)

Un oracle parle, Arcachon :
De baigneurs une ample couronne,
Chaque année embellit ton front.
L'oracle dit : Le ciel te donne
Dans l'avenir d'autres enfants ;
Ils vont briller ces heureux temps.
Vois tes pins qui serrent leurs files ;
Leurs places serviront d'asiles
A ta riche postérité. Une grande et belle cité
Baignera ses pieds à la rive.
De ses fêtes admirateurs,
Vers ses murs, de tous lieux arrive
Un tourbillon de visiteurs.

En attendant ces jours glorieux et prospères, les établissements maritimes d'Arcachon jouent un beau rôle dans les agréables loisirs de l'élite bordelaise ; elle doit de la gratitude à qui, de sa parole, de ses écrits, de sa présence, en encouragea les premiers auteurs.

Après les longs jours de travail de la belle saison, le Bordelais, de sa nature actif, industriel, a besoin d'un honnête délassement. N'est-il pas heureux de le rencontrer, pour ainsi dire, au sein de sa famille et à côté du théâtre de ses occupations ? En deux heures, il peut à la fois se trouver au milieu d'une brillante société, au bord de l'Océan, en face d'une immense forêt, et rentrer le soir à Bordeaux, après une délicieuse journée. Mais c'est un rêve des *Mille et une Nuits* ! et qui pourtant se réalise en faveur des Bordelais.

Le trajet de Bordeaux à La Teste se faisant par une voie ferrée, est court, agréable, et sans la moindre lassitude. Combien de Bordelais ne connaissent pas mieux nos Landes que les steppes de la Russie ? O la charmante occasion de faire cette tardive connaissance ! Ces vastes

plaines où l'œil à peine découvre au loin de maigres bouquets d'arbres pour leur servir d'encadrement, leur donneront un spectacle qui les attachera ; cette nature sauvage, aride et déserte, que, pour la première fois, ils verront en glissant sur le rail, sera, à leurs yeux, quelque chose de nouveau sous le soleil : on dirait une promenade ornithologique ; seulement, leur vol aura lieu dans une plus basse région que celle tenue par la gent qui fend les airs.

Veut-on aller aux eaux thermales des Pyrénées, du Mont-d'Or, de Vichy ? Il faut se résoudre à une assez large dépense de temps, de numéraire, et braver l'ennui, les cahots, la chaleur et la poussière. Au terme du voyage, la nature vous met sous les yeux des sites magnifiques ; mais désirez-vous en jouir ? elle fait un rigoureux appel à la vigueur de vos jambes. Tout le monde est-il capable d'y répondre ?

Le voyage d'Arcachon, le séjour qu'on y fait, donnent des plaisirs faciles et commodes, par la faculté de les interrompre et de les reprendre, en consultant le niveau de sa bourse et l'étendue de ses loisirs. De là cette pressante et générale invitation d'aller, par le rail-way, de Bordeaux à La Teste, aux jolis bains maritimes d'Arcachon.

Hommes noyés dans les affaires,
 Et qui n'avez pour vos plaisirs
 Que de courts et rares loisirs,
 Montez dans un wagon : vous ne tarderez guères
 A regagner votre logis,
 Étonnés, grandement surpris,
 De pouvoir aussitôt reprendre votre tâche.
 Infirmes, boiteux et perclus,
 Que dans le monde on ne voit plus,
 Ah ! souffrez donc qu'on vous arrache
 De vos larges fauteuils, de vos tristes maisons :
 Venez donc un instant oublier vos prisons.
 En VOUS sentant glisser si vite,
 Sans que l'on soit aérolithe,
 Douce et trop courte illusion !
 Vous croirez dans cette action,
 Comme au temps de votre jeunesse,
 Avoir recouvré la souplesse
 De tous vos membres. Grand'mamans,
 Vieux oncles d'une humeur chagrine,
 Qui n'avez d'autre passe-temps
 Que de faire une triste mine
 A vos enfants, à vos valets,
 Laissez-les respirer en paix :
 Sur un chemin de fer hasardez un voyage ;
 Au siècle merveilleux offrez ce juste hommage.
 Avocats, graves magistrats,
 Arbitres de tous les états,
 De Thémis laissez la balance,
 Des plaideurs trompez l'espérance,
 Pour vous distraire sur le rail ;
 Venez voler à tire d'aile,
 Libres de soins et de travail :
 Le locomoteur vous appelle.
 Restaurateurs de la santé,

Toujours graves comme à la Trappe,
 Dans l'agile wagon, une aimable gaîté
 Vous attend, ô fils d'Esculape!
 Elèves, professeurs, laissez là tous vos cours ;
 L'ébatement du rail vaut bien quelques discours.
 Soyez aussi de cette fête,
 Chers et jolis petits marmots,
 Toujours ennemis du repos,
 Ravis de vous jouer sur une escarpolette.
 Mais, par sottise et par dépit,
 Nous dira la race peureuse :
 « Pour cette course tant joyeuse,
 Le danger est-il si petit?
 Rappelez Saint-Germain et rappelez Versailles :
 Comme au jour des grandes batailles,
 Dans les wagons, maint pèlerin,
 » Foudroyé, périt en chemin. »
 Mais depuis que le rail à La Teste nous mène,
 Les esprits les plus médisants,
 Même les plus contredisants,
 Égarés par l'envie, égarés par la haine,
 Que reprocheront-ils au chemin de La Teste ?
 Rien d'alarmant, rien de funeste.
 Pourquoi nourrir au fond des cœurs
 Des alarmes et des frayeurs ?
 Hâtons-nous, le départ approche ;
 Avons-nous bien muni la poche ?
 Allons vite prendre un billet.
 Après que cela sera fait,
 Que chacun monte dans la salle,
 Et là, pour un moment, le pied lové, s'installe.
 Ah ! quel est donc ce bruit d'enfer
 Qui vient si rudement écorcher mon oreille ?
 Non, jamais une voix pareille
 N'a vibré, retenti dans l'air.
 Avancez, bruyante cohorte :
 Pour aller aux wagons l'on roui ouvre la porte ;
 Entrez, Messieurs, asseyez-vous.
 Afin de vous sauver un mouvement peu doux,
 A chaque départ, je vous prie,
 Que votre échine ne s'appuie !
 Un tout nouveau démon, plus superbe, plus fier
 Que n'était jadis Lucifer
 Au milieu des anges rebelles ;
 Ce démon, déployant ses ailes
 Et se livrant à sa fureur,
 Est le puissant locomoteur.
 Considérez comme il nous mène,
 Comme sur le rail, hors d'haleine,
 Il vole, il glisse agilement :
 C'est l'oiseau dans le firmament.
 Pins sublimes, ruisseaux, bruyères,

Arbousiers, modestes fougères,
 L'œil vous voit danser et courir,
 Et soudain vous évanouir :
 La vitesse qui nous enlève,
 De la nuit nous paraît un rêve.
 Neptune domine les mers ;
 Pluton règne dans les enfers ;
 Jupiter a placé son trône
 Au brillant empire des cieux :
 C'est là que la gloire environne
 Le maître et le père des Dieux.
 Lui, le locomoteur, terrible énergumène,
 Sur le rail son sceptre promène.
 Accourez, ô mortels ! devant ce nouveau Dieu :
 Que chacun se prosterne et l'adore en ce lieu !
 Mais quelle est donc cette rivière
 Qui sépare de l'Argentière
 Un sol plus riche et cultivé ?
 De sa tristesse relevé,
 Le regard la Leyre découvre,
 Et devant lui bientôt il s'ouvre
 Un aspect toujours plus riant.
 C'est Mestras, ensuite Gujan,
 Avec leurs diverses cultures
 De blé , de vin et de maïs.
 De tamarin, en ce pays,
 On trouve de vertes bordures.
 Des filets au soleil tendus,
 Des pêcheurs disent la présence ;
 Je souris à cette espérance :
 Au bassin nous sommes rendus.
 Une âme sublime, étendue,
 Ne doit jamais perdre de vue,
 En face du chemin de fer,
 Qu'il est encore une autre voie,
 Vaste, profonde et large mer,
 Où le temps jamais ne louvoie :
 Sa rame il agite sans fin,
 Pressé de faire son chemin.
 Dans sa barque antique et légère,
 Vers les rivages éternels,
 Plus vite il porte les mortels
 Que le wagon ne saurait faire.

Arrivé à la gare, le voyageur donne un coup d'œil rapide aux blanches maisons de La Teste, disséminées sur une verte plaine offrant à la vue tous les genres de culture. Parvenu à ce point, naguère, le voyageur était encore séparé des établissements d'Arcachon par des marais, des tas de sable qui obstruaient la voie et disputaient le passage aux plus vigoureux coursiers.

Un rude mouvement donnait au véhicule Les airs et la façon d'une triste bascule. Meurtri, roué de coups, à travers les panneaux, L'on ne pouvait assez déplorer tous ses maux. Du célèbre Sancho connaissez-vous l'histoire ? Ce qu'il souffre berné, présent à la mémoire,

Vous fait encor frémir d'une juste pitié ; Et ses maux sont pourtant moins rudes de moitié ! Il est vrai, dans les airs, il fait triste figure ; Mais il retombe enfin sur une couverture.

Que les choses sont heureusement changées ! Au sortir de la gare de La Teste, le voyageur monte en voiture, et, sur une levée charmante, au milieu d'une double haie d'acacias, d'un côté le bassin et de l'autre une forêt, sans cahots, trop vite à son gré, il arrive aux bains maritimes d'Arcachon.

Son premier soin est de retenir un gîte commode, agréable. L'embarras est léger. Devant lui se déroule une longue file de jolies maisons coquettement assises sur la rive méridionale du bassin. Elles occupent un espace de trois ou quatre kilomètres. Ici le voyageur ne saurait dire :

« 0 gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs ! »

Partout il rencontre des visages rayonnants, des fronts épanouis, qui lui promettent l'hospitalité la plus aimable. Sa grande affaire est l'embarras du choix parmi tant de gracieux logements.

Le voyageur a-t-il déposé en son hôtel cartons, malle, valise, sac de nuit, un moment, de sa fenêtre, il respire l'air rafraîchi par les eaux du bassin. Arrivé là comme par enchantement et sans fatigue, il veut à l'instant même commencer ses douces promenades.

De quel côté tournera-t-il ses pas ? Qu'il parcoure cette ligne de maisons rangées comme une armée en ordre de bataille. Parvenu à l'extrémité du couchant voisine de la Chapelle, comme les triomphateurs du monde antique, et surtout comme le divin triomphateur d'Israël, il accorde au Temple sa première visite.

Il est des âmes, au sein des récréations les plus honnêtes, n'oubliant jamais que Dieu en est la source, qu'à lui seul il appartient de les bénir, de les épurer et d'y mêler de nouveaux charmes. A leurs yeux, le plaisir le plus légitime perd de son attrait, si, à côté d'innocentes joies, elles ne peuvent cueillir les tendres fleurs de la piété. Accordez-leur ce point, qui honore la beauté de leur âme, rien n'égale au milieu du monde leur enjouement, leur politesse, leur déférence. Riches de vertus commodes, indulgentes, elles savent glorifier la Religion et nous la rendre aimable. Il est à désirer que des personnes de ce mérite viennent embellir de leur présence le séjour d'Arcachon. Au besoin, elles doivent savoir que les bains de cette agréable localité ont une Chapelle desservie par le digne Clergé de La Teste, ou, avec son agrément, par des ecclésiastiques étrangers, accourus là pour leur santé ou leur repos. C'est ici qu'elles pourront dire, comme autrefois Mme de Sévigné à sa fille : « Je me promène, j'ai des livres, j'ai de l'ouvrage, j'ai l'église; » et, s'il leur plaît, ajouter encore avec elle : « Je demande pardon à la compagnie : je me passe d'elle à merveille. »

Mais les vertus atrabilaires,
En ces lieux ne paraissent guères.

La Chapelle d'Arcachon, rebâtie vers le commencement du dix-huitième siècle, en remplace une autre qui se trouvait plus au couchant, et qui avait disparu sous des tourbillons de sable apportés par le vent. La Chapelle qui existe est située sur une plate-forme, veuve éplorée des arbres magnifiques qui la couronnaient.

Ici, l'oeil contemplait naguères,
Des pins, des chênes séculaires,
Image de l'antique foi.

Où donc est cette main avide,
 Qui du lucre suivant la loi,
 Vous frappa d'un coup parricide ?
 L'on vit souvent le pèlerin
 Vous admirer en son chemin ;
 Il reposait sous votre ombrage :
 De mes regrets le tendre hommage
 Environne votre berceau :
 Illustres morts ! par un secret nouveau,
 Que ne puis-je vous rendre et la sève et la vie ?
 Mais, hélas ! ce bienfait passe une main amie.

La Chapelle devient chaque jour plus insuffisante par le nombre toujours croissant des baigneurs d'Arcachon.

En avez-vous parcouru la nef et le sanctuaire ? Ils présentent à l'œil du visiteur, des tableaux, des marbres, des dorures, riche présent de la piété reconnaissante : car il n'est pas rare de voir des marins échappés au naufrage et à la mort, aller à Notre-Dame d'Arcachon rendre grâce à Dieu de les avoir sauvés par l'entremise de Marie, leur auguste Patronne.

Contemplez ces infortunés,
 Qui, les pieds et la tête nue,
 Ressemblent à des condamnés.
 L'air recueilli, baissant la vue,
 Vers quel endroit se rendent-ils ?
 Se rappelant tous les périls
 Où les exposa leur naufrage,
 Durant la tempête et l'orage,
 L'âme et le cœur humiliés,
 Et par leur promesse liés,
 De leur avoir sauvé la vie,
 Ils vont remercier Marie.

L'Annonciation est la Fête patronale de la Chapelle d'Arcachon. Le 25 mars, toutes les populations voisines du bassin se joignent aux habitants de La Teste, pour la célébrer.

En ce jour, de nombreux pêcheurs,
 L'espérance au fond de leurs cœurs,
 Plus heureux que de fiers Monarques,
 Viennent ranger leurs frêles barques
 Devant ses regards protecteurs.
 Le prêtre, au haut de la colline,
 Vers le Ciel élevant la main,
 Appelle la grâce divine,
 Et bénit les esquifs mouillés dans le bassin.

A l'époque du choléra, pour désarmer l'ire du Ciel, les populations riveraines concertent ensemble un pèlerinage à la Chapelle d'Arcachon. A peine rendue sur le bassin, une pluie battante accueille la pieuse flottille. Chaque pèlerin, malgré les torrents qui l'inondent, garde son poste avec la ténacité du soldat le plus aguerri, sans interrompre les sacrés cantiques.

Ares, La Teste, Biganos,

Audenge, Gujan, Andernos,
 Montés sur des barques agiles,
 Recouvrent les ondes mobiles
 Du vaste bassin d'Arcachon ;
 Un saint recueillement se peint sur chaque front.
 Ce n'est plus la mer mugissante,
 Répandant au loin l'épouvante,
 Qui provoque en ce jour les vœux de ces mortels.
 Un fléau sorti de l'abîme,
 Et qui cruellement décime
 Les populations, les amène aux autels
 De la Reine des Cieux ; ils ont foi dans Marie ;
 Ils vont la supplier de préserver leur vie.
 Écoutez leurs pieux accents : Les rives d'Arcachon sont un écho fidèle Qui les redit au
 loin. Encor quelques instants,
 Ils verront la sainte Chapelle,
 Et leurs yeux, humides de pleurs,
 Iront se reposer sur l'auguste Marie ;
 Au pied de ses autels leur âme déjà prie :
 "Mère, ne souffre point que malgré tant de vœux
 Qui te sont offerts en ces lieux,
 Le plus cruel des maux, jusques à nos rivages,
 Étende ses mortels ravages.
 D'un Dieu courroucé contre nous,
 Plus que la mort nous craignons la justice.
 Sainte Vierge, sois-nous propice :
 Que ton bras détourne ses coups."
 A l'instant une voix secrète
 Rassure leur âme inquiète :
 Lors, on voit chaque pèlerin,
 Joyeux, se remettre en chemin.

Arcachon est le rendez-vous de la fashion de Bordeaux, du département, et de bien
 d'autres lieux : la plupart y vont moins pour refaire une santé débile, que pour se récréer l'esprit
 et le détendre des sérieuses occupations de la vie. L'air d'Arcachon est salubre, grâce aux vents
 de mer qui en bannissent les miasmes : aussi, les roses de la santé s'épanouissent presque sur
 tous les visages ; des éclairs de joie brillent dans tous les yeux ; chaque nouvelle journée prend
 le riant aspect d'une fête où tout le monde apporte son tribut d'esprit, d'enjouement, de grâce,
 d'amabilité. Heureusement, le bon génie de la contrée en éloigne les sots,

Les importuns, les ennuyeux,
 Peuple indiscret, peuple nombreux.

Il n'est donc pas mal aisé de goûter ici les charmes de la bonne compagnie, avantage
 toujours précieux, mais devenant un besoin pour des personnes bien élevées, qui mesurent leurs
 loisirs par de longs jours d'été.

Tout le monde n'aime pas l'humble arbrisseau ni la modeste bruyère, bien que celle
 d'Arcachon atteigne une hauteur surprenante ; mais, à quelques pas de votre hôtel, vous avez
 des arbres, des forêts dignes d'abriter des têtes consulaires.

Non omnes arbusta juvant, humilesque myricæ,

Si canimus sylvas, sylvæ sint consule dignæ.
(Églog. IV.)

Ces bois, heureux visiteurs d'Arcachon, vous appellent tous ; ils vous pressent de venir mollement respirer la fraîcheur de leur ombre. Pour vous, philosophes, artistes, poètes, ils revotent encore plus d'attrait, plus de charme : ils facilitent vos douces rêveries ; ils sont comme le trépied sacré qui inspire votre génie.

Les beaux vers ne sont point enfants de nos cités ;
Mais ils doivent le jour à des lieux écartés.
C'est là que, séparé du profane vulgaire,
Le poète ressent un feu digne d'Homère.

Barde sacré, depuis longtemps courez-vous après une rime qui semble fuir pour vous désoler ? Sûrement, ces pins, ces chênes, ces arbousiers, vous en donneront des nouvelles.

L'on ne peut longtemps se promener dans la forêt sans ouïr une voix agreste et trois ou quatre coups sonores fort souvent répétés : c'est la voix du résinier, c'est le bruit de sa hachette appliquée aux pins résineux. Le résinier, l'un des personnages de la contrée, mérite bien que vous fassiez sa connaissance ; il est utile à toutes les classes. Sans lui, l'habitant pauvre de la ville et de la campagne, faute de pouvoir acheter un luminaire dispendieux, serait voué aux ténèbres de la nuit. Durant les longues soirées d'hiver, lui, sa femme, ses enfants, auraient sur les bras un désœuvrement pénible et contraire à leurs intérêts.

Au village et dans le hameau,
Adieu l'aiguille et le fuseau ;
Adieu les paniers, les corbeilles,
Adieu les filets, les réseaux ;
Adieu les cages des oiseaux,
Utile fruit de longues veilles ;
Adieu le soir encor les plaisirs du foyer :
L'esprit qu'on désoccupe est près de s'ennuyer ;
Adieu les contes féeriques
Terminant les récits bibliques.

Et vous qui, dans vos magnifiques salons, faites le soir resplendir des flots de lumière, pensez-vous ne rien devoir au modeste labeur du résinier ? Il vous procure une sage économie dans l'éclairage de votre nombreux domestique.

Le résinier, l'homme des pins, le véritable Sylvain de la fable, l'heureux compagnon et le digne rival de l'écureuil, remplit sa tâche avec la prestesse , l'agilité de cet aimable quadrupède.

Le pied leste et la main agile,
Le résinier, toujours habile,
Sur un bois entaillé gagne le haut des pins ;
Et là, de sa hache tranchante,
Avec un air qui vous enchante,
Il frappe trois coups inhumains.
L'arbre gémit, l'arbre résonne :
Le résinier, d'un œil content,
Voit découler, au même instant,

Le suc qui, largement, lui donne
 Le digne prix de son labeur.
 Que manque-t-il à son bonheur ?

A côté de la voie ferrée de Bordeaux à La Teste, est une superbe route départementale parcourant la même ligne et menant les voyageurs à la même destination. Elle possède un bon service de voitures où l'on ne peut regretter que la vitesse des wagons. Un jour, je dirige ma promenade vers cette route. Après avoir fait à pied une marche de plusieurs kilomètres,

Gravement, sans songer à rien,

je découvre au loin un spectre ambulante de stature gigantesque ; en un mot, pour la taille, un véritable fils d'Enac. Il va ; il vient ; il erre autour d'un troupeau, suivi d'un chien noir. Est-il donc vrai, dis-je en moi-même, que les fantômes aient des moutons, et, comme nous, se fassent bergers avec des chiens pareils aux nôtres ? Quittant la voie publique, d'un pas ferme je m'avance pour lier conversation avec cet étrange habitant de la contrée. Je ne tarde guère à m'apercevoir que j'ai devant moi un pâtre landais hissé sur de hautes échasses. Je me hâte de franchir la distance qui me sépare de cet autre personnage de la Lande. De son côté, il vient à moi, et bientôt je l'aborde en lui disant : « Eh ! mon ami ! comme vous voilà fait ! Qui donc vous a perché sur ces longues échasses, et pour quel énorme crime cheminez-vous ainsi tout le jour à six pieds de terre ? Pourquoi disputer à la famille vagabonde des oiseaux une région qui leur appartient ? Un droit pareil, il faut le porter écrit sur des ailes, et, je vous prie, où sont les vôtres ? »

Monsieur, me répond-il, malgré le ton un peu railleur de vos paroles, je crois démêler dans votre mine de la bienveillance et de l'intérêt pour le berger des Landes. Au lieu de passer votre chemin et de me regarder, comme tant d'autres, d'un œil fier et dédaigneux, vous êtes obligeamment venu faire résonner à mon oreille le bruit si doux, si agréable, de la parole humaine ; vous êtes venu interrompre ce long, ce triste silence de ma destinée. Soyez béni, remercié par l'ermite de ce désert. Vous le voyez, comme les fils de Jacob dans les plaines de Sichem, je parcours avec mon troupeau de vastes régions. Ces échasses qui me portent, et au sujet desquelles vous m'avez raillé, pour le berger landais, ne sont ni un objet de luxe ni une bizarre fantaisie. Le sol de la lande est imperméable ; il retient l'eau à la surface : c'est une large et longue étendue de marais. Les échasses m'élèvent au-dessus d'un terrain malsain ; je ne vous parle point des flaques d'eau qu'elles me font traverser à pied sec. Le moyen de suivre de l'œil mon troupeau, sans me donner cette élévation qui favorise ma vigilance ? Tout pâtre landais se sert de pourvoyeur lui-même ; sans des échasses, il essuierait bien des fatigues dans les fréquentes excursions à des villages éloignés, où il va se fournir des choses nécessaires à la vie. Tenant encore à la pratique de ses devoirs religieux, comment pourrait-il, sans des échasses, aller si loin à la Messe le dimanche ? Aussi il y tient comme le vétéran à son ancien uniforme, comme le général d'armée à son cheval de bataille, comme les fils de l'Océan à leur maison flottante. Au sein de nos familles, les échasses passent de père en fils, à titre d'héritage cher et glorieux. Le berger mourant donne une larme et un dernier regard à ces fidèles compagnes de sa vie errante et vagabonde. Hélas ! il m'en souvient, j'étais encore enfant : déjà monté sur des échasses, je cheminai à côté de mon père ; me voyait-il tristement préoccupé de la frayeur d'une chute, ou le moins du monde sensible à l'inconfort de la saison : « Enfant dégénéré, me disait-il d'un air sévère ; non, jamais tu ne compteras entre ces bergers des Landes, invincibles au froid et à la chaleur. Ah ! Monsieur, pourquoi le Ciel m'a-t-il refusé le bonheur d'avoir un fils ? Mon âme eût été ravie de le former aux soins de ma profession ; mes entrailles me disent que sans recourir à la sévérité de mon père, j'en eusse fait un honnête homme et un berger digne de son aïeul. » A l'aide de ses échasses, le pâtre des Landes fait des enjambées de deux mètres et demi : ce qui lui donne, soit dit en passant, une vaine complaisance dans la

célérité avec laquelle il franchit l'espace. Je m'étais donc imaginé que les wagons trouveraient en nous de redoutables concurrents. L'illusion ne fut pas longue : leur première apparition la dissipa, en me laissant le dépit de notre défaite.

Heureux berger, console-toi :
De ces Landes souverain roi,
Tes échasses forment ton trône,
La cime des pins ta couronne ;
Une cabane est ton manoir.
Tu n'as à manger qu'un pain noir ;
Que bois-tu ? L'eau de ta citerne :
Mais aussi rien ne te consterne.

D'innocents animaux, peuple toujours soumis ,
Reconnaissent tes lois. Un ami plein de zèle,
Lorsque tu dors, veille sur ton logis :
C'est ton chien, compagnon fidèle.
Assis, hélas ! sur des trônes dorés,
Au milieu d'un peuple indocile,
Les potentats, moins adorés,
Rêvent un sort aussi tranquille.
Adieu, retourne à ton troupeau.
Sur ton rustique chalumeau,
Chante, bénis la Providence.
Ton trésor est la pauvreté ;
Dieu laisse à d'autres l'abondance,
Mais à toi la félicité.

Le berger, d'un œil inquiet, voit son troupeau déjà loin de lui : nous nous séparons au même instant.

Le visiteur d'Arcachon est là pour se baigner, comme au firmament l'oiseau pour voler. Les hautes marées baignent le pied des établissements : c'est donc pour lui chose fort aisée que de prendre des bains agréables et salutaires. L'état d'une santé débile, ou les ardeurs d'un soleil d'été, vous ont-ils détendu la fibre, le bassin vous offre des eaux astringentes pour la raffermir. Sans être initié à la doctrine d'Hippocrate, l'on peut encore, je crois, les conseiller aux plus robustes tempéraments. Ici le plus grand nombre en use, et tous s'en trouvent bien. Etes-vous de ces nageurs intrépides et capables de le disputer aux paisibles habitants de l'onde ? Pouvez-vous, à la nage, défier

Et l'esturgeon et le requin,
Et la baleine et le dauphin ?
Éloignez-vous des bords , gagnez les hautes eaux ;
Allez droit, en nageant, à l'Ile des Oiseaux.
Vous ne courez pour votre vie
Nul risque ; même on vous défie
De prouver que notre bassin
Ait jamais englouti de nageur dans son sein.

Mais faut-il vous ranger entre ces cœurs pusillanimes qui, au milieu des flots, n'ont jamais perdu terre sans jeter le cri d'angoisse du noyé, vous pouvez encore vous permettre les délices du bain dans les eaux d'Arcachon.

Sur la rive, foulez les algues maritimes ;
 Devez-vous, en ce cas, redouter les abîmes ?
 Encore, d'un pied sage, avancez de six pas :
 Pourquoi cette frayeur ? N'apercevez-vous pas,
 A la faveur d'une eau légère et transparente,
 Un sable pur et net ?
 L'âme en paix et contente,
 Etendez votre corps, et, selon nos avis,
 Vos bras plantés au fond comme des pilotis,
 Vous sauveront l'horreur de boire l'onde amère.
 Qu'importe à votre corps, obtenant même fin
 Que s'il avait, nageant, traversé le bassin ?

Vous redoutez les premiers frissons que donne l'eau à son ordinaire température :

Par des soins tendres, délicats,
 Arcachon a prévu le cas.

Il vous réserve des bains tièdes, des bains chauds, dont vous aurez lieu d'être content.

Aux ablutions maritimes, vous préférez les bains émollients et à l'eau douce, vous trouverez encore ici de quoi vous satisfaire : l'on a voulu se conformer à tous les goûts et répondre à tous les désirs.

Le bain ouvre l'appétit. Sans doute, il faut manger pour vivre. Néanmoins, l'œil qu'un estomac vide arrête sur une table délicatement servie, y voit sans peine figurer chair et poisson : c'est le régal somptueux que destinent les hôtels du bassin à leurs hôtes fortunés. Avec les viandes les plus succulentes, venues de Bordeaux, ils leur servent de magnifiques turbots, de belles soles, des rougets, des grondins d'un goût si exquis. Baigneurs d'Arcachon, à vous les premiers l'Océan fait hommage de ces poissons, après les voir nourris dans la fécondité de son vaste sein. Vienne le quart d'heure de Rabelais, soyez généreux, et payez sans débat, de la meilleure grâce du monde, le prix de ces poissons. Savez-vous qu'ils coûtent souvent le péril de la vie, et quelquefois même la vie, à des êtres qui sont vos semblables ?

Aux premiers rayons de l'aurore, montés sur des barques, et formant une longue suite, les pêcheurs riverains d'Arcachon, voiles déployées, sillonnent le bassin, défilent sous les yeux des baigneurs diligents, et cinglent vers le périlleux goulet, qui, hélas ! est la porte de l'Océan et de la mort. Pour le départ, un vent propice enfle la voile ; ah ! puisse-t-il encore souffler pour le retour ! Ils ont heureusement doublé la passe : ils tiennent la haute mer ; la pêche est abondante. Mais l'Océan, il y a un instant calme, tranquille, soudain gronde et s'agite avec furie. L'heure du retour est venue : le temps presse ; le péril menace.

Bien que chacun soit intrépide,
 Le destin de la barque humide
 Repose sur l'un des marins.
 Jamais la rame dans ses mains
 Ne fit défaut ; il voit l'orage
 Sans pâlir. Amis, du courage !
 Au danger ils tournent le dos.
 Dans leur rage, dans leur furie,
 Lui seul il contemple les flots,
 Et de tous il garde la vie.

Est-ce bien là l'écueil fatal ?
 Oui, je le vois à ce signal (1).
 Courbez vos fronts, gare la lame !
 Le goulet est franchi : ma rame,
 Grâce à Dieu de notre sort,
 En ce jour, nous ramène au port.

Par la sage direction du pilote, la barque a été poussée au haut de la vague, et celle-ci a heureusement crevé vers le bassin. Faute de ce double concours, elle périssait corps et biens.

A considérer le péril couru par les pêcheurs de La Teste et des localités environnantes, il ne faut pas s'étonner que plusieurs rencontrent la mort dans ces parages féconds en sinistres. Avez-vous jamais, le dimanche, entendu la Messe à La Teste, à Gujan ? Vous auriez été frappé de la multitude des personnes du sexe qui portent le deuil. Si, dans ces Temples, la mort adresse à tous un sévère langage, la ferveur des habitants accourus aux pieds des autels réjouit l'étranger peu accoutumé à la sainteté de ce spectacle. Qui a parcouru la Bretagne, l'Auvergne, retrouve ici l'ardente piété des Chrétiens de ces provinces, la sanctification du dimanche, le zèle, l'amour, le besoin des offices de la paroisse. Heureux les sages pasteurs de ces troupeaux (2), dont j'ai reçu un accueil bienveillant ; heureux de voir leurs soins et leur zèle porter des fruits si consolants !

La mer est une folle que la main de Dieu tient enchaînée dans de vastes abîmes. Elle a ses jours de calme et de sérénité majestueuse ; elle compte aussi des jours de rage et de furie. A l'approche de ses accès, elle jette au loin de hautes et sourdes clameurs : on dirait une captive qui tente une évasion sur tous les points de son enceinte ; elle voudrait rompre ses chaînes et venir noyer la terre dans un nouveau déluge. Au paroxysme de sa rage impuissante, elle brise, elle disperse les vaisseaux, que sa face, naguère paisible, était glorieuse de porter.

La vue de l'Océan nous inspire un intérêt immense. Lord Byron l'aimait d'un amour d'enthousiasme. La mer, on l'a dit, n'a pas encore eu son poète : c'est que la mer, sur la terre, est la plus haute expression de la puissance de Dieu, et quelque chose dont le poids énorme écrase le faible génie de l'homme. Allez la contempler de la pointe du Cap Ferret, où j'ai puisé les inspirations que vous allez lire :

Un bruit sourd à l'instant résonne à mon oreille ;
 Forêts, déserts, monts sourcilleux,
 Plaines d'azur brillant de mille feux,
 Je vous laisse en ce jour pour une autre merveille.
 Que le Seigneur est grand dans l'œuvre de ses mains !
 Tout rappelle aux faibles humains
 Sa majesté, sa gloire, sa puissance ;
 Tout leur annonce sa présence.
 Océan, pourquoi donc ce fier mugissement ?
 Pourquoi gronder dans tes entrailles
 Comme l'airain dans les batailles ?
 Pourquoi cet éternel tourment ?
 Pourquoi, comme en un jour d'orage,
 Frémir ainsi que le nuage
 Qui porte dans son triste sein
 La foudre, la pluie et la grêle ?
 Comme un jeune coursier, pourquoi ronger ton frein ?
 En vain sa bouche écume et son œil étincelle

A la main qui le dompte il obéit enfin.
 Ainsi, tes flots qui se mutinent,
 Si nos regards les examinent,
 Sur tes bords se calment soudain.
 Dès le jour que tes eaux coulèrent dans l'abîme
 Que la main de Dieu leur creusa,
 Le Seigneur, d'une voix sublime,
 Te dit : « Tu ne viendras que là ! »
 De ta rive, Océan, mon regard te contemple ;
 De tes gouffres, de ton sein ample,
 Encore que pourrai-je voir ?
 Tout cela passe mon pouvoir.
 Qui suis-je, qu'un des grains de sable
 Déposés sur ta grève ? Oh ! que l'homme est petit !
 Une plaine incommensurable,
 Océan, compose ton lit ;
 Je ne suis qu'aux portes d'un Temple
 Qui ravit par sa majesté,
 Et par sa vaste immensité,
 Irrite l'œil qui le contemple.

De toutes les côtes qui bordent l'Océan atlantique, il n'en est point de plus redoutable aux marins que celles qui sont voisines du bassin d'Arcachon : ces dernières ont des bancs de sable qui s'étendent bien avant dans la mer. Les navires ne sauraient toucher à ces côtes sans y rencontrer le naufrage et la mort. L'État, jaloux de favoriser les intérêts de la marine et du commerce, pour leur signaler de grands périls, vient de bâtir, à peu de distance de l'Océan, une tour élégante : c'est le joli phare qu'on voit à la hauteur du Cap Ferret ; il domine une grande étendue de l'Océan ; trois hommes, séparés de toute habitation humaine, jour et nuit le gardent. Vers le crépuscule du soir, ils allument les trois grosses mèches d'une haute et magnifique lanterne placée au sommet de la tour : les verres épais qui la composent, par leur éclatante réverbération, y établissent un foyer de lumière qui semble tenir du prodige. On gagne le haut de la tour par un escalier fort élégant, mais composé de tant de marches, que, pour atteindre la dernière, il est besoin d'une grande force musculaire dans les jambes. Un de nos compagnons de voyage, dont le coup d'œil juge sûrement de ce que les siennes peuvent faire, se résignait à nous voir monter sans nous suivre ; et pourtant, il est avide de voir tout ce qu'il y a de curieux sous le soleil. Piqué par la raillerie de nos instances, il commence la rude ascension ; il prend son temps, il souffle, il s'arrête, il chemine encore ; après force stations, il arrive enfin à la merveilleuse lanterne. De là, nous considérons un moment la plaine liquide.

Océan, de cruels caprices
 Trop souvent agitent tes flots ;
 S'ils étaient toujours en repos,
 Voguant heureux sous tes auspices,
 Combien vivraient qui dans tes flancs
 Rencontrèrent la mort ! D'un fin sable les bancs,
 Les rocs aigus, la nuit, pour les navires,
 Forment souvent des écueils pires
 Que la tempête. Aussi, du haut de cette tour,
 On voit la nuit briller un nouveau jour.
 Ce sont des gerbes de lumière,
 Qui semblent dire en leur manière :
 « Pilotes, redoutez la mort ;

N'approchez point de ce rivage,
 A tant d'autres funeste : hélas ! un même sort
 Serait bientôt votre partage. »
 On le voit chaque jour : l'homme devient prudent,
 Moins pour les biens du Ciel que pour ceux d'un moment.
 Phare de l'univers 1 Église Catholique,
 Heureux le Chrétien qui se pique
 De suivre, s'il le faut, au péril de la mort,
 Parmi les ombres de la terre,
 Le doux rayon de ta lumière !
 Il est sûr d'arriver au port.
 Mais, aux rivages de la vie,
 Brillent, hélas ! d'autres flambeaux ;
 Le cruel démon de l'envie
 Les allume : ah ! combien de maux
 Leur éclat trompeur fait aux hommes !
 Fragiles mortels que nous sommes !
 Des feux lointains souvent charment le pèlerin,
 Et l'égarent de son chemin.
 De même ces flambeaux, sans que notre âme y songe,
 Déplorable fatalité !
 Des couleurs de la vérité,
 A nos yeux parent le mensonge.

A peine descendus, nous parcourons le rivage en tous sens ; les uns tracent des caractères sur le sable, les autres ramassent les coquillages les plus jolis. Vers quatre heures du soir, nous nous embarquons pour revenir aux établissements. Nous avons pour le lendemain un projet de visite au bourg et au lac de Cazeaux.

Les Testerins ont de petits chevaux gentils et pleins de nerf ; ils les louent volontiers aux baigneurs d'Arcachon. Cette complaisance intéressée facilite de joyeuses cavalcades : en voici une dont je faisais partie ; elle était dirigée vers le lac de Cazeaux, à douze kilomètres de La Teste. Elle se composait de jeunes gens aimables, mais un peu étourdis ; de quelques hommes d'un âge mûr et d'un esprit cultivé. Les jeunes gens forment l'avant-garde, et partent avec la rapidité de l'éclair.

Les palefrois et les coursiers,
 Pleins de feu, dévorent l'espace.
 Chacun, ferme sur ses étriers,
 A montré presque de l'audace.
 Ce n'est pas tout : il veut encor,
 Si les harnais de sa monture
 N'ont pas ici l'éclat de l'or,
 Avoir du moins belle tournure.
 Comme les enfants d'Albion,
 Il se penche sur la crinière,
 Et croit être du meilleur ton
 Disposé de cette manière.
 Laissons chacun dans son erreur ;
 Chacun y goûte la bonheur ;
 Elle voile le ridicule,
 Et fait qu'on se croit un Hercule

Étant un simple Mirmidon.
 Je dirai, sans changer de ton,
 Que pour le bien, le mal, l'esprit, la grâce,
 Pour tout enfin, la chose ainsi se passe.

L'arrière-garde, qui avait pris au départ une allure plus convenable à la gravité de son âge, au bout d'une demi-heure rejoint les premiers cavaliers. Leurs montures, hors d'haleine, semblent demander grâce et crier merci. Dès lors, nous allons tous de compagnie ; nous nous pressons de questions, impatients de guerroyer et de nous livrer à l'escrime de la parole. La conversation s'engage enfin sur un sujet purement local : nous mettons sur le tapis Boïos et les Boïens, jadis habitants de ces contrées.

Cette antique cité, dit l'un, existait plusieurs siècles avant l'ère chrétienne ; les Boïens étaient guerriers, et sans peine, je me range à l'opinion des historiens qui en font des soldats de Bellovèse allant conquérir l'Italie.

Je ne pense point, réplique un autre, que ces peuples et leur cité aient, dans les annales du monde, une si haute origine; ils remontent à peine au berceau du christianisme : j'en ai pour garants De Marca et Le Cointe ; l'un et l'autre décorent Boïos d'un siège épiscopal.

Tandis que nous écoutons avec intérêt le débat élevé sur cette difficile question, un jeune homme, d'un ton léger et d'un air suffisant, s'écrie :

J'ai fort regret à ces Chrétiens
 Que le temps a changés en pins.
 Les Marca, ma foi, les Le Cointe,
 Ont ici beau pousser leur pointe.
 Soit dit sans les mettre eu courroux,
 En savent-ils plus long que nous ?

Cette incartade, si blessante pour le savoir, ne fut du goût de personne.

- Monsieur, lui dit son voisin, vous voulez bien me permettre de vous faire observer que la modestie est de tous les âges, et forme le plus bel ornement du vôtre ; vous n'en avez guère montré, il faut en convenir, dans le jugement que votre bouche vient de prononcer.

Nous avançons à pas lents. La causerie est animée. La chaleur nous étouffe : des ruisseaux de sueur nous inondent. Sans dire comme le bon saint François : « Chantez, ma sœur la cigale, » elle nous étourdit de son cri perçant et monotone ; elle nous rappelle ce beau vers de Virgile :

Sole Sub ardenti résonant arbusta cicadis.
 (Égl.II.)

Les mouches, qui ne traitent guère mieux les cavaliers, harcèlent vivement nos montures. Ces dernières, pour se défendre de leurs traits acérés, nous font gesticuler avec un peu trop de rudesse : elles semblent donner du feu aux interlocuteurs les moins animés.

Nous interrogeons bientôt, sur les valeureux Testerins et sur les braves Captaux de Buch, un déchiffreur de vieilles chartes qui affectait de nous parler du moyen âge.

- Messieurs, j'ai étudié la matière dont vous me parlez : j'ai écrit une notice au sujet des Testerins et des Captaux de Buch ; mais, vous le voyez, le temps nous presse, et puis, en voyage, selon le mot d'un aimable auteur, « on parle de tout et on ne traite rien. » Je me borne donc, pour le moment, à vous rappeler que « les Testerins, au dire d'une vieille chronique, savaient cultiver leur sol fécond et manier les armes pour le défendre. » - Les Captaux étaient des seigneurs très-puissants, et dans La Teste, près de l'église, possesseurs d'un vieux château encint de murs et de fossés : là était le titre du Captalat. Mais les Captaux habitaient un château plus considérable auprès de la Leyre, dans le Teich. Messieurs, parmi ces valeureux gentilshommes, deux ont particulièrement fixé mon attention, et ils ne sont point indignes de la vôtre. Le premier est le célèbre Jean de Grailly, en plusieurs rencontres le rival de Duguesclin, et son captif aux batailles de Cocherel et de Soubise.

Le juge sévère de Marca et de Le Cointe n'est guère mieux disposé pour le fameux Captal : il prend à partie son juste admirateur.

- Comment, lui dit-il, devant des hommes fiers de sentir couler du sang français dans leurs veines, osez-vous nommer un traître à son pays et son ennemi irréconciliable ?

- Monsieur, repart l'enthousiaste du moyen âge, je ne vous dirai point que les esprits frondeurs, que les juges les plus sévères de l'humanité, ont souvent besoin pour eux-mêmes et pour leurs actes d'une grande indulgence. Pourquoi voulez-vous que je rougis de vous parler de l'un des plus grands capitaines de son siècle ? Si vous ne m'eussiez brusquement coupé la parole, j'allais, moins pour l'excuser que pour atténuer sa faute, j'allais vous faire observer que le célèbre Captal vivait sous la domination des Anglais, maîtres alors de la Guienne, son pays natal. Malgré l'interruption, j'irai jusqu'au bout ; je sens ma veine s'échauffer pour l'autre Captal qui doit figurer dans ce discours. C'est, Messieurs,

Le Captal Frédéric de Foix,
Généreux et brave à la fois ;
Sans être serviteur de la Grande-Bretagne,
De sa forêt de la montagne,
Aux Testerins il fit le don.
A jamais aux bords d'Arcachon,
Ils doivent bénir sa mémoire,
Et léguer son nom à l'histoire.

Ces vers reçurent un accueil peu bienveillant de la part d'un membre du Comice Agricole : « Loue qui voudra, s'écria-t-il, le don fait aux Testerins ; pour moi, je le blâme hautement comme nuisible aux intérêts de l'agriculture, et je ne crains point d'étendre ce blâme au donateur lui-même. »

Le poète, loin de se dire vaincu et de formuler des excuses dans une prose humble et modeste, relève fièrement le gant, et, par une diction empruntée aux images de la poésie, il défend ainsi l'acte généreux du noble Captal :

Quand l'auteur de chaque élément
Mène, à travers le firmament,
Le soleil, sa brillante image,
Également il nous partage
Et sa lumière et sa chaleur.
Voilà le patron, le modèle,
Qu'à nos yeux Frédéric rappelle.

Les poètes, reprend le sévère critique, sont ainsi faits : ils ne parlent point comme le reste des mortels ; ils ne peuvent dire simplement les choses ; il faut qu'ils montent sur des échasses, comme les bergers de ces forêts, et ils n'en descendent point que leurs paroles ne se précipitent avec le fracas des torrents des montagnes ; qu'elles ne roulent, ne glissent avec la célérité des wagons lancés à toute vapeur.

- Eh! mon Dieu ! vous-même prenez le ton des poètes pour les railler : seriez-vous poète sans vous en douter ? N'en ayez pas trop de regret.

Tout le monde fait de la prose ;
 Mais, pour les vers, c'est autre chose
 Ce glorieux enfantement,
 D'un petit nombre est le tourment.
 Bien des hommes, sans conséquence,
 Voulant cacher leur impuissance,
 Souffrez que je le dise ici,
 Moins en critique qu'en ami,
 Médisent de la poésie : N'est-ce point encor par envie ?

De plus, le langage de la poésie en vaut bien un autre. L'auteur de la célèbre Lettre à l'Académie, Fénelon, vous dira qu'il entre presque dans la belle prose. Ainsi, sans les teintes les moins vives de la poésie, l'on est un prosateur bien froid, bien pâle, bien décoloré, qui porte les glaces de la mort dans ses entrailles.

Mais ne perdons point de vue Frédéric de Foix. Ah ! Monsieur, le grand crime que le philanthrope Captal ait jugé de l'agriculture selon les pensées de son temps ! Je le vois bien, Monsieur, vous faites comme tant de gens d'esprit, de science, de talent (c'est le travers de notre époque) : vous faites le procès à nos pères de nous avoir devancés de plusieurs siècles, sans nous attendre pour vivre dans le cercle de nos idées. Quelle admirable justice !

A force de chevaucher, de disputer ;

La dispute est d'un grand secours :
 Sans elle, on dormirait toujours ;

nous arrivons à Cazeaux. Le sol voisin du bourg porte du seigle, du millet, du maïs. Les nombreux troupeaux de chèvres, de brebis, çà et là répandus, nous montrent qu'il y a ici des hommes livrés à la vie pastorale. Cazeaux est l'oasis au milieu du désert. Les maisons s'y trouvent rapprochées les unes des autres, comme les habitants, peuple bon et paisible, le sont eux-mêmes par les liens d'une fraternelle bienveillance. Nous faisons d'abord une visite au Pasteur du lieu (3). Il nous accueille avec bonté et politesse; il nous parle obligeamment des choses locales qui méritent l'attention du voyageur; il ne tarit point sur l'éloge de son digne prédécesseur, M. Mouls, aux soins duquel le bourg de Cazeaux doit son modeste presbytère et sa nouvelle église. Homme ardent pour le bien, il sentit qu'une volonté qui espère en Dieu lève des obstacles invincibles. L'ancienne église était bâtie dans la forêt, sur une dune, et distante du bourg d'environ un kilomètre et demi. Son zèle s'émeut de cet éloignement, qui le sépare de son troupeau, en rendant son ministère plus laborieux et moins utile. Etait-ce donc sur des arbres qu'il devait étendre sa houlette de pasteur ? Cette réflexion troublant son âme, il forme le projet de démolir la vieille église et d'en employer les débris à la reconstruire au milieu de ses ouailles. Dénué de suffisantes ressources, nécessité l'ingénieuse le fait architecte, et, par un prodige renouvelé du moyen âge, environné de son troupeau, il les voit tous, hommes, femmes, enfants,

mettre la main à l'œuvre et l'aider à bâtir le nouveau Temple. Après une courte visite à la Maison de Dieu, nous nous rendons en quelques instants au lac de Cazeaux. Ce qui nous charme et fait que chacun de nous se récrie d'admiration, c'est cette nappe d'eau douce à perte de vue offerte à nos regards, onde précieuse, laquelle, épanchée avec une sage mesure, d'un côté forme une voie de transport, et de l'autre promène sur des landes naguères stériles la vie et la fécondité.

Notre guide nous vante la perche, le brochet, et surtout la grosse et savoureuse anguille de l'étang de Cazeaux.

Nous voyons avec intérêt la tête du canal qui va déboucher dans le bassin d'Arcachon. L'eau en est retenue par huit écluses, qui se lèvent pour le transport des bois, des résines du département des Landes, au chemin de fer de La Teste.

« La grande Lande bornée par Gujan, La Teste et Cazeaux, nous dit l'un des visiteurs, rappelle un souvenir pénible aux vrais amis de l'agriculture ; elle fut bien ingrate envers la Compagnie d'Arcachon, toute composée d'hommes honorables : elle absorba leurs millions sans répondre à leurs généreux efforts. »

Avant de quitter les lieux, nous allons parcourir des rizières établies par les soins plus heureux de deux autres Compagnies (la Compagnie Agricole et la Compagnie des Landes). Celles-ci, à l'aide de canaux d'irrigation, ouverts sur la plaine de Cazeaux, cultivent le riz sur une vaste étendue. En 1852, par un succès inespéré, ils en ont obtenu 8.000 hectolitres d'excellente qualité. Ce genre de culture leur assure à l'avenir de magnifiques résultats.

Déjà la chaleur est tombée : déjà le ciel se peint de ces reflets de pourpre qui devancent le coucher du soleil. Heureux et contents de notre journée, nous l'inscrivons au rang des bonnes fortunes réservées aux baigneurs d'Arcachon ; chacun reprend sa monture, et nous regagnons au grand trot les établissements maritimes. Nul, le moins du monde, ne se préoccupe de la prochaine absence du soleil : on est d'avance consolé de sa disparition, sachant bien qu'il sera remplacé par un beau clair de lune et par une agréable fraîcheur.

Comme nous voyagions caressés par les douces et molles haleines du zéphyr, un des nôtres nous dit : Messieurs, la Religion, vous le savez, reprend au milieu de nous le rang que, pour le bien de notre chère patrie, elle aurait dû à jamais y tenir : tout ce qui en porte les glorieuses marques reçoit un favorable accueil. J'ai dépouillé une vieille légende; il s'agit d'un grand serviteur de Dieu du XV^e siècle ; si vous le trouvez bon, je vous ferai en vers la courte biographie du saint personnage ; il habita ces contrées solitaires.

Jadis vivait sur cette plage
 Un apôtre chéri des cieux.
 Thomas (4) était le personnage
 Heureux habitant de ces lieux.
 Sous le beau ciel de l'Italie,
 Dans Ancône il reçut la vie.
 Dieu garde cet enfant nouveau,
 Et veille autour de son berceau.
 Du monde les portes dorées,
 De tant de mortels adorées,
 Déjà s'entr'ouvrent devant lui.
 Dieu l'éclairé de sa lumière,
 Et le rend jaloux de lui plaire :
 Dieu sera son unique appui.
 Comme on voit un jeune héros,

Toujours ennemi du repos,
 Le cœur haut et la mine fière,
 Avant qu'il porte au champ d'honneur
 Et son courage et sa valeur,
 Longtemps se former à la guerre ;
 Ainsi Thomas Illyricus
 Se dispose à son ministère
 Par l'étude , par la prière,
 Et l'éclat de grandes vertus.
 Comme un autre Savonarole,
 Il prêche, il entraîne les cœurs,
 Et terrasse tous les pécheurs
 Par la vigueur de sa parole.
 Ce long cri résonne en tout lieu :
 « Allons ouïr l'homme de Dieu. »
 Des heureux temps apostoliques,
 Jours merveilleux, jours héroïques,
 Thomas rallume le flambeau :
 Tout cède à l'apôtre nouveau.
 Que dirai-je encore ? Les Temples,
 Déjà, ne sont point assez amples :
 D'un nouveau zèle transporté
 Sur l'aile de la charité,
 Il va sur les places publiques
 Prêcher les paroles bibliques.
 Mais le monde et son doux poison,
 Par un commencement d'ivresse,
 Altère déjà sa raison.
 Où donc retrouver la sagesse
 Et ses douces félicités ?
 Loin des bourgs et loin des cités.
 Cette solitude profonde,
 Où l'on puisse oublier le monde,
 Il l'aperçoit dans Arcachon.
 De l'aride et lointain rivage,
 Dont il fait son doux hermitage,
 Seul il a pris possession.
 Le long de ses vieilles journées,
 Il sonde l'abîme profond
 De ses éternelles années.
 Ainsi que la Divinité,
 Secourable à l'humanité,
 De ses maux son âme s'afflige,
 Vers les pécheurs ses soins dirige.
 D'Hippocrate ou de Galien,
 Sans avoir les doctes formules,
 Et sans tenir aux préambules,
 Par les simples de son jardin,
 Aux douleurs apporte allégeance :
 Chacun bénit sa charité
 Et sa douce affabilité.
 Son logis est le dispensaire

Où se donne l'électuaire.
 Peut-on se montrer en ces lieux
 Sans exciter ses tendres vœux ?
 Un jour, hélas ! que la tempête
 Avait irrité l'Océan ;
 Qu'il voyait sa colère prête
 A noyer dans son large flanc
 Deux vaisseaux ; pour calmer l'orage,
 Il imprime sur le rivage
 Le divin signe de la Croix.
 Seigneur, dit-il, entends la voix
 De la Vierge qui fut ta Mère ;
 Par elle, ouvre un port salulaire
 A ces vaisseaux infortunés.
 Aussitôt les flots mutinés
 Deviennent calmes et tranquilles :
 Ils ne grossiront point le nombre des pupilles.
 A quelque temps de là, sur le bord du bassin,
 De la Mère de Dieu trouvant une statue
 (Rencontre dont son âme est tendrement émue),
 Thomas n'en doute point, du Ciel c'est le dessein,
 Qu'au même endroit il élève à Marie
 Un oratoire où chaque jour l'on prie.
 Possédé de la soif de l'or,
 L'homme n'épargne rien pour enfler son trésor :
 Cet asile de la prière,
 Enrichi par la piété,
 Déjà, d'un profane corsaire,
 A tenté la cupidité.
 A peine il quitte le rivage
 Qu'il essuie un triste naufrage !
 Il y perd la vie et les biens :
 Du plus atroce des humains,
 Digne, hélas ! et juste salaire !
 Thomas Illyricus, alors octogénaire,
 Vit s'ouvrir devant lui les portes du tombeau.
 Longtemps après, à ce que dit l'histoire,
 Au lieu même de l'oratoire,
 S'élevait un temple nouveau.
 Vêtu de la pourpre romaine,
 Un saint Pontife de Bordeaux
 Avait dirigé les travaux.
 L'édifice tenait à peine
 Contre les sables et le vent,
 Fils conjurés de l'Océan :
 Un jour, de mémoire bien triste,
 Il disparut à l'improviste.

Ce récit venait d'être terminé, quand le soir, à la clarté de tous les flambeaux célestes,
 nous rentrâmes dans Arcachon avec un peu moins de fracas que nous n'en étions sortis le matin.

On peut faire de charmantes promenades nautiques sur le bassin, le parcourir en tous sens avec le doux *farniente* et le gracieux laisser-aller de la fashion vénitienne, dans ses riches gondoles, à travers les canaux de la cité.

De jolis villages bordent le bassin. Le baigneur d'Arcachon leur doit bien une visite.

La Teste, petite ville si active, si commerçante, repose dans un berceau de verdure : elle voit la cime des pins couvrant les dunes parer son front d'une verte guirlande. L'été, au déclin de la chaleur, c'est un délice que d'errer dans les environs de La Teste.

Qui ne connaît Gujan et ses quartiers populeux ? Tout y respire une honnête aisance. Arès, au nord, sollicite l'honneur de votre présence. Avez-vous remarqué son église, bâtie au milieu d'une vaste place ? le château de M. Alégre, orné d'une belle garenne menant à des réservoirs fournis d'eau et de poisson par l'aimable générosité du bassin ? La marée descendante y laisse des crevasses pleines d'eau : l'une d'elles fut le lieu que choisit, pour se baigner, un ami qui me l'a conté. Le soleil darde des rayons de feu : notre ami couvre son chef d'un foulard rouge ; cette couleur, parmi nous devenue l'emblème de choses bonnes et mauvaises, est, chez les goélands d'Arès, le signal d'un riche butin. Au premier aspect de cette tête écarlate, un goéland, par un coup de gosier, rallie autour de lui quarante forbans de son espèce, tous allègres viveurs, bons compagnons, apportant le double, le vorace appétit de la chasse et de la pêche.

Vous le savez, ces deux métiers
Ne leur sont que trop familiers.

Un autre aurait senti battre son cœur à l'apparition de cette nombreuse escouade.

De Jean Bart, de Duguay-Trouin,
Notre baigneur a le courage ;
Aussi bien, il bravo leur rage,
Demeure ferme et ne craint rien.

Même une sécurité pleine et entière lui ménage un doux sommeil. Faut-il que les biens de la terre aient souvent un triste retour ? Il rouvre bientôt les yeux ; mais c'est pour s'apercevoir que la marée, à son passage, s'est malencontreusement chargée du transport de ses vêtements, pour je ne sais quelle région. Hélas ! il les voit d'un œil marri flotter loin de leur maître ; il crie, il se lamente, il se lève, il va brusquement les disputer aux flots. Chemin faisant, les goélands lui apparaissent au même endroit, et près de déloger, malgré la bonne envie de se régaler avant la retraite.

Mais quoi ! la partie est rompue !
C'est un butin qui se remue ;
Fort capable de résister,
Si l'on ne veut désister.

A l'approche de notre ami, ces affamés corsaires

Partent chagrins et sans mot dire,
Voyant bien qu'ils n'ont rien à frire.

Connaissez-vous un admirable poisson, la torpille ? Au moyen d'une sorte d'appareil électrique dont elle est pourvue, un jour, sur la plage d'Ares, notre ami présent, par un léger

contact, elle renverse un fier et robuste pêcheur. Arès, n'en doutons point, Arès, où la torpille fait ses tours de physique, est la terre des merveilles.

Andernos a le pied de son cimetièrre baigné par les eaux du bassin.

Lanton possède des marais salants.

Audenge, bourg considérable, éclate de blancheur par ses maisons, encore plus blanches que celles de La Teste.

Lége donne, dit-on, à son Curé, un supplément où les canards ont l'honneur de jouer un rôle.

Si ce que vous venez de lire ne vous donne point envie de voir Arcachon et ses alentours, ne vous en prenez qu'à l'auteur de cette brochure ; il n'a pas su mettre en relief tout l'intérêt, tout l'agrément de celte contrée admirable.

* * *

HYMNE AU PIN MARITIME

Salut, ô pin ! arbre sublime !
 Que, dans les sables de l'abîme,
 La main de Dieu fait reverdir !
 Combien l'homme te doit bénir !
 Des bras défaillants de la vigne,
 Par une humeur toujours bénigne,
 Jeune encor, tu portes le poids.
 La grappe, durant plusieurs mois,
 D'un ardent soleil affamée,
 Grâce à toi devient parfumée.
 Après cinq lustres révolus,
 Tes riches flancs sont dévolus
 Aux coups mesurés de la hache,
 Qui les déchire et leur arrache,
 Chaque année, un nouveau tribut :
 Ce sont tes pleurs. Un autre but,
 Que, dans sa haute prévoyance,
 Pour couvrir une plage immense,
 Un homme sage eut dans l'esprit,
 Tu l'as atteint, et l'on apprit
 Que, dans tes racines puissantes,
 Seul, tu pourrais fixer ces collines mouvantes
 Qui doivent s'envoler, de leurs lieux écartés,
 Et venir abîmer les bourgs et les cités.
 La mer mugit : quoi qu'elle fasse,
 De ses flots tu brises l'audace ;
 Tu sers de porte, de verroux,
 Pour arrêter tous ses courroux.
 Du temps, avare et ménagère,
 A ta flamme, prompte et légère,
 L'industrie aime à recourir ;

Par ta force on la voit fleurir.
 Tout ce que l'art et la nature
 Enfantent de plus précieux,
 Te sollicite une parure
 Pour conserver tout son éclat,
 Et paraître en ce bel état.
 Barques, chaloupes et navires,
 Au gré des aquilons ou des tendres zéphyr,
 Avant de flotter sur la mer,
 Ont besoin de ton suc amer.
 Si les lambris de l'opulence
 Osent rougir de ta présence,
 Tu ne venges point leurs dédains ;
 Du sort, malgré tous les caprices,
 Le riche encore tient de tes mains
 De larges et nombreux offices.
 Comme les cèdres du Liban,
 Ta chevelure toujours verte,
 Aux aquilons toujours ouverte,
 A leur gré s'agite, et nous rend,
 Par une touchante merveille,
 Un son qui flatte notre oreille.
 L'homme et le temps sont de concert
 Pour épuiser en toi la vie ;
 Ils semblent te porter envie ;
 Ta main brave leur main de fer.
 Du levant au couchant, et du midi vers l'Ourse,
 Tu fournis à leurs yeux une bien longue course :
 Et pourtant, sous leur double effort,
 Tu connais la faux de la mort.
 Toujours ami du prolétaire,
 Tu vis pour l'éclairer de ta sombre lumière.
 Ne te doit-il que ce loyer ?
 Mort, tu réchauffes son foyer.
 Tes ais polis, sous la varlope,
 Ornent et meublent son échoppe.
 De labeurs incessants a-t-il rempli le cours ?
 Arrive-t-il enfin au dernier de ses jours ?
 A l'instant même où tout le quitte,
 Tu le suis : de son dernier gîte,
 Avec lui tu franchis le seuil :
 Il te doit encore un cercueil.

* * *

(1) Les balises, c'est-à-dire des mâts plantés sur les dunes pour indiquer la passe.

(2) M. Marty, Curé de La Teste, et M. Fageol, Curé de Gujan.

(3) M. Nercan mérite qu'on lui applique cette maxime de La Rochefoucauld : « C'est en quelque sorte se donner part aux belles actions, que de les louer de bon cœur. »

(4) Thomas Illyricus